

# PIERRE DUCHÉ DE BRICOURT

Notice lue par JEAN STUREL

---

Pierre Duché de Bricourt a été tué le 2 novembre 1914, alors qu'il était lieutenant au 95<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie.

Il s'était fait inscrire au Barreau de Paris en 1902, mais il avait en même temps prolongé son stage chez l'avoué et l'agréé. Puis, il était devenu le gendre et le collaborateur d'Henri Thieblin. Cette collaboration et la clientèle importante de la Société des Agriculteurs de France constituaient l'essentiel de son activité professionnelle. Ceux qui ont été à même de l'apprécier s'accordent à reconnaître qu'il avait de l'intelligence, de la maturité d'esprit, de la sûreté de jugement, de l'ardeur au travail. Mais comme de Bricourt devait disparaître à trente-quatre ans, le temps lui a manqué pour qu'il donnât l'entière mesure de ce qu'il aurait pu faire parmi nous.

D'ailleurs, le Palais n'absorbait pas à lui seul toute l'activité de Bricourt, et c'est surtout au dehors qu'il faut chercher ce qui donne à sa personnalité un caractère et un relief particuliers.

De Bricourt avait des convictions qui l'avaient poussé de bonne heure à s'intéresser à des questions ou à des œuvres religieuses ou sociales. Il s'était d'abord occupé de patronages. Puis, âgé de vingt-cinq ans à peine, il avait été nommé président de la conférence Olivaint, association de jeunes étudiants catholiques. Il y était entré en relations avec nos camarades Bazire et Gerlier, et avec eux, il s'était affilié à l'Association catholique de la Jeunesse française.

Cette association avait été fondée en 1886 à l'instigation d'Albert de Mun. Elle avait pour but de réorganiser la société moderne par l'apostolat religieux et l'action sociale. Et voici quelles étaient à cet égard les idées de Bricourt et de ses amis.

Avant toutes choses, la société ne peut s'améliorer que par le perfectionnement de l'individu. D'où la nécessité de lui enseigner les préceptes de la morale chrétienne et de lui apprendre avec l'Eglise le respect de l'âme, le culte de la loyauté et de la vérité, de lui enseigner la fraternité et l'amour mutuel, la générosité et l'esprit de sacrifice.

Seulement, comme la société réagit elle-même sur l'individu, il faut aussi reconstruire les cadres ou les organismes sur lesquels elle repose, c'est-à-dire la famille, la profession, la cité. Et pour cela, de Bricourt et ses amis ont recours aux formules les plus modernes.

Pour réorganiser la famille, il faut augmenter son bien-être matériel, s'orienter vers la mutualité familiale, propager l'application de la législation touchant le bien de famille, multiplier les habitations ouvrières, les jardins ouvriers, les colonies de vacances.

Pour réorganiser la profession, il faut restaurer l'apprentissage et créer des cours professionnels qui formeront des ouvriers qualifiés, il faut créer des associations corporatives, des syndicats qui grouperont les intérêts communs, concilieront les intérêts contradictoires, élèveront, par le contrôle incessant des uns sur les autres, le niveau moral et le sens social de ses membres.

Pour réorganiser la cité, il faut développer son activité administrative, sa vie économique, sa vie sociale, sa vie intellectuelle, morale et religieuse, créer des salles de lecture, sauvegarder les églises.

Quand on constate que tout ce programme social est issu des préceptes de la morale chrétienne, on admire la justesse d'un vieil aphorisme de Georges Clemenceau : « Supposez les chrétiens de nom, chrétiens de fait, et il n'y a plus de question sociale! »

A la veille de la guerre, l'Association Catholique de la Jeunesse Française réunit 100.000 adhérents. De Bricourt préside l'un des sous-groupements les plus importants de l'association, « L'Union Régionale Parisienne ». Et dans ce rôle, il se dépense sans compter.

Servir les idées de l'Association dans le domaine religieux et social est pour lui une obligation impérieuse: « L'apostolat est un devoir strict », écrit-il, et voilà comment il imagine de le remplir.

Il s'est occupé autrefois de patronages à Plaisance. Il connaît ce quartier dont le caractère populaire l'attire. C'est à Plaisance qu'il accomplira son apostolat et c'est dans les cafés de Plaisance que, le soir, il ira porter la bonne parole, parce que c'est là que, le plus facilement, il trouvera réuni un auditoire populaire.

Il annonce à l'avance, par voie d'affiches, que tel jour et dans tel café, il parlera sur un sujet religieux ou social : « Le rôle de la famille dans la société » ou bien, « Pourquoi Jésus-Christ est l'ami du peuple ». Il arrive dans la salle enfumée, s'y installe et aussitôt, le voici qui commence à parler, tout entier à son œuvre de propagande. Solide, le visage taillé à grands traits, le bras dressé qui appuie les mots, les yeux clairs qui regardent au loin, tel que nous avons pu le voir ici même, de Bricourt exprime sa foi, ses projets, ses espérances. Il est interrompu, contredit parfois, mais sans violence, parce que son auditoire le sent simple, bon, intelligent et, surtout, parce qu'il exerce le prestige de celui qui croit à un idéal et qui s'emploie de tout son cœur et de toutes ses forces à faire partager sa conviction.

Pour ceux qui pensent avoir bien rempli leur journée parce qu'ils ont su y réserver une part tout à la fois à leurs affaires et à leurs plaisirs, quel sujet de méditation que de Bricourt partant, sa journée de travail terminée, pour ses croisades nocturnes dans les cafés de Plaisance !

De Bricourt a complété sa vie par sa mort. La citation dont il a été l'objet nous apprend que ce propagandiste impénitent « est tombé en montrant l'exemple à sa troupe ».